

Voilà ! En fait...

En juin il fait très chaud dans le Gard aussi, c'est la canicule dit-on... déjà ?

Sur la pelouse du jardin de tante Margot nous sommes installés à l'ombre, à la fraîche... en profitant du chant des oiseaux et du murmure du Gardon qui coule en bas de la propriété, enfin, qui coule encore, pour l'instant...

On a mis les garçons à la sieste et nous profitons de ce répit – tous les parents comprendront – pour donner des nouvelles à nos parents.

Il n'y a pas de portables à l'époque, et nous ne voulons pas abuser du téléphone de notre hôte parti se reposer en Corse, l'esprit tranquille, puisque nous gardons la maison. Et pour nous ce n'est pas un travail !

Il y a de quoi écrire un roman et nous sommes d'humeur assez badine.

Cette expression désuète tranche tellement avec notre langage faussement moderne du XXIème siècle fait d'éléments de langage plus que de langage et de tics qui ne sont pas tous également supportables.

Alors on se lance dans un récit débridé de nos aventures qu'on décide de coucher sur le papier au gré du vécu, du ressenti, et *pour faire court* du... subi. *Grave*.

Et ça part *carrément* dans tous les sens, du pinçage des plants de tomates dont nous avons la charge, à la pêche à la truite, en passant par le système d'irrigation, inventé par l'oncle Jean, fait de canaux et de vannes qui judicieusement orchestrés *entre guillemets* distribuent l'eau précieusement à l'ensemble de ce grand jardin. *Voilà*.

Quatorze pages ponctuées cent fois de « revenons à nos moutons » pour recentrer le récit désordonné.

Oublier les manœuvres quotidiennes *c'est juste pas possible*. *Vous voyez ce que je veux dire* parce qu'on est *sur* le Gard, *sur* Avèze pour être précis

En fait, pas une fleur, pas un légume ne pâtira de la sécheresse annoncée. On nous a confié la maison et son jardin et nous sommes heureusement en vacances, c'est un bon *deal*, c'est même un *deal win-win* et *au jour d'aujourd'hui*, c'est appréciable...

On passe *je dirais* moins de deux heures par jour, un peu tôt le matin, un peu tard le soir, et pendant la sieste des garçons.

Le matin est consacré aux courses, *j'ai envie de dire* en promenade, et à la préparation du repas, le jardin ne nous donne pas tout et on ne peut pas manger des truites tous les jours.

Mon cousin Jacques, virtuose de la mouche avait tempéré mes ardeurs de pêcheur au coup : tu ne prendras rien avec un vif, *ça va pas le faire, ça fera un flop... point barre*.

Mon insistance l'avait un peu vexé, les indigènes ont forcément raison.

Pourtant j'ai regarni le congélateur à plusieurs reprises même si nous avons largement profité de ma réussite d'étranger. C'était *trop cool*.

En fait, après avoir capturé quelques vairons dans le Gardon, petits poissons que j'ai gardé au frais, je suis allé à la pêche à la truite, avec ma méthode de béotien de pêcheur au coup.

En fait, je pêchais « au vif » ce qui consiste à accrocher un petit poisson vivant au bout de la ligne voire directement sur l'hameçon, pour attirer puis capturer le carnassier, parce que la truite est un carnassier comme notre bon vieux brochet du Nord !

Vif qui s'agite pour attirer le prédateur... l'hameçon est piqué sur les lèvres du malheureux vairon *tu vois ce que je veux dire. Voili, voilou...*

Chez nous, *en fait*, pour le brochet on prenait un vif un peu plus gros, et, à l'aide d'une aiguille spéciale, mais une aiguille quand même, on passait une chaînette ou un fil métallique à travers le gras du dos jusqu'à l'hameçon situé en bout de chaînette, le tout étant ensuite fixé au bout de la ligne.

Mon père qu'on avait aussi persuadé à son heure, m'avait expliqué qu'à cet endroit, au-dessus de la colonne vertébrale, le vif souvent un gardon, était dépourvu de terminaisons nerveuses et ne souffrait donc pas !

J'avoue que la première fois j'ai dû beaucoup prendre sur moi, encouragé par les membres du club de pêche, mais contenant mes tremblements pour ne pas blesser l'animal... sur ou en -dessous de sa colonne vertébrale !

Au jour d'aujourd'hui j'aurais dit aux anciens : *ça va, je gère !*

C'est vrai qu'on n'a jamais eu de plainte mais c'est véritablement un geste contre nature pour un enfant, aussi ! *Tu vois ce que je veux dire*.

Il s'agit pourtant bel et bien d'une pratique assez barbare qui a été interdite depuis. Les scientifiques ont estimé que le vif subissait un stress intense.

Bref, attaché dans un lieu obscur, il passerait par tous les états que provoque la peur.

Au final on veut bien le croire. *Grave*.

Mais c'était une tradition reçue en héritage comme les combats de coqs et la colombophilie. *C'est clair*.

Du coup je devais avoir la chance du débutant, et fort des conseils de mon père qui avait bien étudié cette pêche... à la télévision, j'ai traversé le jardin, avec précaution, à l'aube, puis la prairie en bas, pour arriver au Gardon vif comme un... torrent. Mais frais aussi.

J'étais nerveux mais *voilà* bien dans ma tête en quête de performance pour épater le cousin qui était bredouille *en fait* depuis le printemps ! *Voilà...*

Ordre avec le matériel et méthode avec l'installation du piège j'étais *cool*.

La chance n'a pas tardé à me sourire, une belle truite de 300 à 400 grammes pour 30 centimètres environ *je te ferais dire*, puis une deuxième assez rapidement...

J'ai bien eu raison de penser deuxième, *sans savoir c'était la combienième*, parce que ma canne au brochet pourtant lourde, s'est soudain pliée, *grave...*

Et la lutte a commencé avec un monstre qui fonçait sous les pierres et les branchages de la berge, en face.

J'étais motivé et comme on dit monté lourd (ce qui n'a *aucune* espèce de connotation) on ne parle ici que de fil et de moulinet.

L'ayant finalement amené vers moi, j'ai mis le frein et saisi l'épuisette.

Il ne voulait pas y aller mais il ignorait que j'étais *en mode* déterminé.

Dans la nasse, il était dans la nasse !

C'était une belle truite de catégorie *une*.

Plus d'une cinquantaine de centimètres soit environ un kilo et demi !

J'étais fier *c'était que du bonheur*.

J'ai abandonné un temps le matériel sur place, j'ai saisi la bête par les ouïes et j'ai couru jusqu'à la maison pour montrer ma prise aux lève-tard.

Arrivé dans la chambre conjugale, triomphant, sur le tapis, je n'ai pu que constater les dégâts, la bête s'était oubliée sur le tapis blanc immaculé *genre* peau de mouton de tante Margot !

Pourtant, quand j'ai préparé le poisson pour le barbecue du déjeuner et j'ai pu constater qu'il s'était oublié mais pas vidé, et puis surtout que nous avons affaire à une truite saumonée ! Ce genre de truite était plutôt proposé par les poissonniers en provenance d'élevages.

Mais nos rivières et nos cours d'eau sont envahis par des espèces américaines qui les ont colonisés, comme l'écrevisse et la perche appelée black-bass. *C'est hallucinant.*

Juste une pause pour observer deux oies sauvages qui ont fait escale sur l'espace vert en face de la maison ce 12 mars :



Farniente rythmé par la sieste des garçons, petits travaux de jardinage, trempette dans les gardons en voie d'assèchement, et promenade au calme, tout pour oublier le quotidien et la traversée fatigante de la France avec une voiture à l'équipement spartiate qu'on n' imagine même plus aujourd'hui.

La mer et la plage étant les paradis des enfants, nous avons réservé une semaine au Cap d'Agde après ce séjour cévenol.

Arrivés là, bloqués devant la barrière à l'entrée du village, apercevant des gens très légèrement vêtus, nous avons compris notre méprise, nous avons noté le bon village, mais sans remarquer le « II » qui suivait son nom. Le pataquès n'a pas duré trop longtemps, et nous avons pu nous installer avec les textiles dans un de ces jolis petits villages-vacances « II » proches de la mer.

Au final nous avons passé un bel été, insoucians, presque égoïstes mais quand on a passé une année de travail bien remplie *ça fait sens* ! On ignorait alors que l'année suivante serait une année de canicule catastrophique, et que certains qui nous étaient si chers auraient disparu.

C'est grâce à eux qu'on avait passé un été formidable. Merci.

Pierre Lamaire